



J. Saguez

Nos racines sont profondes

Si j'ai vu si loin, c'est que j'étais monté sur des épaules de géant : Isaac Newton

Tous les étudiants en science ont vu, à un moment ou à un autre, cette citation attribuée au philosophe, mathématicien et physicien anglais Isaac Newton. Parfois donnée comme un exemple de modestie (Newton peut à juste titre être considéré comme un géant et un père de la science moderne), cette citation suggère que quelle que soit l'importance des contributions d'un scientifique, ces contributions n'ont été rendue possible que par les découvertes des grands scientifiques qui nous ont précédé. Or la réalité est différente. Il est vrai que nos contributions s'appuient sur les travaux de nos prédécesseurs mais, pour la plupart, ces prédécesseurs ne sont pas des géants mais des scientifiques de stature normale. Nous progressons donc grâce à la multitude de travaux qui ont décrit le monde qui nous entoure.

Dans ce contexte il m'a semblé intéressant de reculer dans le temps pour décrire ce que nous savons de l'état des connaissances en entomologie, mais aussi pour l'ensemble des sciences naturelles, au Québec aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Les informations sur ces connaissances sont évidemment fragmentaires mais nous permettent quand même de comprendre les débuts de la description de la faune et de la flore pour le nord-est de l'Amérique du Nord.

Les Premières Nations

À l'évidence, pour comprendre le début des sciences naturalistes dans nos régions, il faut s'intéresser aux connaissances des Premières Nations. Bien que la science telle que nous la connaissons maintenant n'existait pas encore, il n'en demeure pas moins que les Premières Nations possédaient des connaissances importantes sur leur environnement. Leur mode de vie les mettait en contact direct avec la nature et une bonne connaissance de celle-ci était essentielle à leur survie. Malheureusement, une part importante de ces connaissances a été graduellement perdue depuis l'arrivée des premiers Européens sur le continent. L'absence d'une tradition

Guy Boivin (guy.boivin@agr.gc.ca) est chercheur au Centre de Recherche et de Développement d'AAC à St-Jean sur-Richelieu, Québec. Ses recherches portent sur l'écologie comportementale des parasitoïdes et leur utilisation en lutte biologique. Il s'intéresse particulièrement aux stratégies de reproduction et aux comportements liés à l'exploitation optimale des ressources par les parasitoïdes des œufs.

écrite explique en bonne partie le fait que ces connaissances ne se sont pas transmises jusqu'à nous. La compréhension de la nature par les Premières Nations et les connaissances précises sur les espèces qu'ils côtoyaient se transmettaient par les traditions orales et par les contes qui décrivaient leur cosmologie. Comme ces contes allaient à l'encontre de la religion apportée par les Européens, ils ont été négligés et peu de textes datant des premiers siècles de présence européenne ont subsisté jusqu'à nos jours.

Ce sont les ethnologues et anthropologues qui se sont intéressés les premiers à la tradition orale des Premières Nations. Cependant, de façon prévisible, ce sont les nations les plus au nord du Québec, et donc les moins en contact avec la société moderne, qui ont le mieux conservé leurs traditions orales et ce sont donc pour ces peuples qu'on possède le plus d'informations. Je vais donc limiter ce survol des connaissances des Premières Nations à deux nations nordiques, les Inuits et les Innus.

Les Inuits

Les Inuits occupent l'extrême nord du Québec et l'ensemble des zones subarctiques et arctiques du Canada, de l'Alaska et du Groenland. Les Inuits possèdent une connaissance intime de leur milieu naturel et les contes décrivant leur cosmologie et les aventures de leurs héros sont riches et diversifiés. On retrouve dans ces contes une partie de leurs connaissances sur les insectes.

Pour les Inuits le terme « qupirruit » désigne les petits animaux qui volent et qui rampent. Ces animaux ont en commun de ne pas posséder de chair et ils ont parfois des pattes, parfois des ailes ou aucun appendices. Ce groupe comprend évidemment les insectes mais aussi les vers et les petits organismes que l'on retrouve dans l'eau (crustacés, amphipodes etc...). Le terme le plus près en français serait « bestiole », ou « bibitte » au Québec. Une caractéristique essentielle pour les Inuits est qu'à l'automne ces « qupirruit » meurent pour renaître au printemps. Ils font donc partie du monde souterrain et comme tel sont considéré comme des animaux néfastes. Cependant, puisqu'ils peuvent vaincre la mort, ils sont aussi un symbole de vitalité. Les « qupirruit », incluant les insectes, ont donc un rapport ambigu avec les humains, pouvant leur nuire mais pouvant aussi être utilisés en amulette ou en médecine pour augmenter la vitalité.

On reconnaît une trentaine de mots en inuktitut décrivant des espèces ou des groupes d'espèces d'insectes. Cela peut sembler peu par rapport aux quelques 2200 espèces décrites dans l'Arctique canadien (Danks 2004) mais il faut se rappeler que ce sont l'équivalent de noms communs d'insectes. Si on compare avec le français moderne parlé au Québec, on n'arrive pas à un nombre de noms communs d'insectes couramment utilisés beaucoup plus élevé. Une sélection de noms utilisés par les Inuits est présentée au Tableau 1.

Évidemment, les insectes nuisibles sont bien représentés, toute personne ayant vécu ou visité le nord Québécois comprendra facilement pourquoi! Les moustiques « qikturiaq » et les mouches noires « milugiak » sont très présents en Arctique et les poux et les puces « kumak » faisaient parti de la vie quotidienne des Inuits. Certains noms se réfèrent à une espèce particulière. Ainsi le « tuktuup kumanga » désigne un diptère Oestridae, l'hypodermose des rennes, *Oedemagena tarandi*. Cet insecte est important pour les Inuits, sa présence pouvant diminuer la qualité de la peau des caribous à certaines périodes de l'année. Les larves de cette espèce se développent durant l'hiver dans la couche de graisse cutanée du caribou. Lorsque les Inuits dépouillent un caribou, ils récupèrent ces larves pour les manger. Il s'agit du seul cas de consommation d'insecte qui est connu chez les Inuits (Randa 2003). Un autre Oestridae, *Cephenemyia trompe*, l'oestre parasite du museau de renne, est distingué par les Inuits qui le nomme « tagiuq ».

L'origine des noms d'insectes donne un aperçu des relations qu'établissent les Inuits entre les différentes formes animales. Ainsi les tipules (Tipulidae) se nomment « tuktuujaq ». Ce nom est dérivé de « tuktu », le caribou, et signifie « qui ressemble au caribou ». Ce nom souligne le fait que le tipule possède de longues pattes, un peu comme la caribou, et qu'il est un des grands

Allocution du patrimoine

Tableau 1- Les qupirruit : noms en inuktitut, français et noms scientifiques

Nom en inuktitut	Nom français	Groupe scientifique
Aasivak	araignées	Arachnida
Iguttag	bourdon	<i>Bombus</i> spp
Kumak	pou	<i>Pediculus</i> sp.
Milugiak	mouches noires	Simuliidae
Minnguq	carabes	Carabidae
Qikturiaq	moustiques	Culicidae
Tagiuq	oestre parasite du museau de renne	<i>Cephenemyia trompe</i>
Tarralikisaq	papillons	Lepidoptera
Tuktuuqaq	tipule	Tipulidae
Tuktuup kumanga	hypodermose des rennes	<i>Oedemagena tarandi</i>
Tulugarnaq	dytiques	Dytiscidae
Ulikapaaq	crevette têtard	<i>Lepidurus arcticus</i>

Modifié de Laugrand et Oosten 2010

insectes dans l'Arctique comme le caribou est parmi les grands mammifères de cette région. Les dytiques (Coleoptera : Dysticidae) se nomment « tulugarnaq » qui vient de « tulugaq », le grand corbeau. Ce rapprochement entre ces deux espèces provient autant de la couleur, les deux sont noirs, que du comportement de l'insecte. En effet, les dytiques qui nagent à la surface de l'eau font des cercles comme le corbeau en vol.

C'est encore en utilisant la structure des noms d'insectes qu'on peut déduire que les Inuits connaissaient le cycle de vie des papillons. Le mot « manniit » décrit les œufs en général, autant ceux des oiseaux que ceux des insectes. La notion que les insectes pondent des œufs est donc bien comprise. Les chenilles de Lépidoptères se nomment « miqqulingiaq » alors que les chrysalides sont des « miqqulingiaksaq », littéralement 'ce que deviendra une chenille'. Les papillons, appelés de façon génériques « tarralikisaq », sont aussi nommés des « miqqulingiaviniq » soit 'celui qui fut une chenille'. Cette suite de mots tous basés sur le nom des chenilles traduit bien l'idée de continuité entre les différents stades de développement des Lépidoptères.

Comme mentionné plus haut, les insectes ont plutôt mauvaise réputation chez les Inuits. À la fois redouté en raison de leur appartenance au monde souterrain, ils sont aussi admirés pour leur capacité à renaître au printemps. Cette crainte liée aux insectes est bien illustrée dans le rapport qu'ont les Inuits avec le bourdon. Le bourdon « iguttag » tient son nom de son dard « iguut » et c'est ce dard qui inquiète particulièrement les Inuits. Des chasseurs, qui affrontent sans peur phoques, morses, baleines et parfois l'ours polaire, peuvent paniquer à l'apparition d'un bourdon (Randa 2003). La crainte du bourdon vient du risque qu'il fait courir à l'âme, le « tarniq ». Chez les Inuits, l'âme a une nature physique et elle est présente sous forme d'un homme de taille réduite, quelque part à l'intérieur du corps. Or, si un bourdon pénètre dans le corps par une ouverture, il peut piquer et tuer le « tarniq », détruisant l'âme d'un homme, une possibilité bien plus effrayante que la rencontre d'un ours polaire. Cette peur des bourdons est encore présente

chez les Inuits. Plusieurs légendes mettent d'ailleurs en scène un bourdon géant vivant dans l'océan et qui peut aspirer le contenu d'un corps, un processus menant à l'initiation d'un shaman (Laugrand et Oosten 2010).

Le bourdon n'est pas le seul « qupirruit » qui est craint par les Inuits. Le Branchiopode Notostracé *Lepidurus* sp., nommé « ulikapaaq », est craint car s'il est avalé il peut dévorer un homme par l'intérieur. Par conséquent, par crainte du « ulikapaaq », les Inuits font bouillir l'eau stagnante avant de la boire. Pour les Inuits, ce Branchiopode est donc responsable des maladies que peut causer l'ingestion d'eau stagnante et justifie l'ébullition de l'eau, une pratique qui tue les agents pathogènes invisibles à l'œil nu des Inuits.

Les Innus

Les Innus occupent un vaste territoire allant de la rive nord de l'estuaire du St-Laurent jusqu'au centre du Labrador. Tout comme chez les Inuits, les insectes occupent une place ambiguë dans la cosmologie des Innus. Le mot « manitush » regroupe tous les petits animaux considérés comme dégoutants, les insectes, les vers, les petits reptiles et amphibiens. Ce terme a une connotation péjorative, les « manitush » pouvant nuire aux humains autant sur le plan naturel, tels les insectes piqueurs, que sur le plan surnaturel.

Au tableau 2, on retrouve quelques mots d'Innu décrivant des espèces ou des groupes d'espèces d'insectes. Les insectes piqueurs sont omniprésents dans le nord Québécois et les moustiques ou les mouches noires ont un nom général regroupant plusieurs espèces, les « shatshimeu ». Les espèces de bourdons, d'abeilles et de guêpes se nomment « amu » mais ils n'inspirent pas une crainte aussi forte que chez les Inuits.

Tableau 2- Les manitush : noms en innus, français et noms scientifiques

Nom en Innu	Nom français	Groupe scientifique
Amu	bourdons, guêpes, abeilles	Apidae, Vespidae
Anishku-enik	fourmis	Formicidae
Enik	araignées	Arachnida
Kakanukatet	moustiques	Culicidae
Kapeshkutshemuess	mouches noires	Simuliidae
Kuakuapishish	papillons	Lepidoptera
Missak	mouche à chevreuil	Tabanidae
Pitshepen	cricket	Orthoptera
Shatshimeu	insectes piqueurs	Culicidae et Simuliidae
Sheuekatshu	libellule	Odonata
Uteshkan-manitush	punaise d'eau	Belostomatidae

Allocution du patrimoine

Un insecte ressort particulièrement chez les Innus. Le « uteshkan-manitush » est la punaise d'eau, un Hémiptère de la famille des Belostomatidae. Il s'agit des plus grands Hémiptères, certaines espèces atteignant 10 cm et leur piqure peut être particulièrement douloureuse surtout lorsque l'insecte a le temps d'injecter des enzymes qui dissolvent les tissus autour de la piqure. Chez les Innus, le « uteshkan-manitush » est lié aux éclairs et aux feux de forêt. Il est d'ailleurs un des personnages principaux de la légende d'Aiashesh et le feu de forêt, une des légendes majeures des Innus. Enfant, Aiashesh fut mené par son père sur une petite île loin de la terre et abandonné en raison d'un conflit avec la deuxième femme de son père. Il tente de quitter l'île en demandant d'abord aux phoques puis aux goélands de l'aider. Suite à leur refus il demande ensuite à plusieurs animaux de l'aider, liste qui varie selon les versions de la légende. Finalement le « uteshkan-manitush » jaillit de l'eau et lui propose de l'aider. Aiashesh commence par refuser car il craint le « uteshkan-manitush » qui est lié au monde souterrain. Mais « uteshkan-manitush » le convainc en lui disant qu'il trouve injuste qu'il ait été ainsi abandonné par son père pour mourir sur cette île. Aiashesh finit par grimper sur son dos et revient sur la terre ferme. Le « uteshkan-manitush » lui fait cadeau du pouvoir d'appeler les éclairs et les feux de forêt. Après une série d'épreuves, Aiashesh retrouve son père et sa deuxième femme. Il se venge de façon terrible en appelant un feu de forêt qui brûle la maison de son père ainsi que ce dernier et sa femme.

Le « uteshkan-manitush », qui a généralement un rôle négatif dans les histoires, joue ici un rôle positif en rétablissant la justice, bien que ce soit de façon brutale.

La Nouvelle-France

L'arrivée des Européens au Canada changea pour toujours les relations entre les Premières Nations et leur culture et le milieu dans lequel ils vivaient. Peu de connaissances furent transmises des Premières Nations vers les Européens sauf certaines parties de leur mode de vie, essentielles pour les nouveaux arrivants qui devaient survivre dans un pays qui pouvait être impitoyable pour des Européens ne connaissant pas les rigueurs de l'hiver.

L'arrivée de Jacques Cartier en 1534 à Gaspé marque le début 'officiel' de l'histoire du Canada, bien que les scandinaves exploitaient le golfe du St-Laurent au moins 500 ans avant Cartier et que des pêcheurs basques exploitaient les bancs de Terre-Neuve et le fleuve St-Laurent 200 ans avant son arrivée. Dès son deuxième voyage en 1535, Cartier remonta jusqu'à Hochelaga, village amérindien sur ce qui est maintenant l'île de Montréal.

Malgré une tentative de créer un établissement permanent à Charlesbourg-Royal, sur le site actuel de Cap-Rouge, lors du troisième voyage de Cartier en 1542, il faut attendre au début du 17^{ième} siècle pour que la ville de Québec soit fondée en 1608, puis Trois-Rivières en 1634 puis finalement Ville-Marie, qui deviendra Montréal, en 1642. Pendant cette première moitié du 17^{ième} siècle, la jeune colonie était surtout occupée à assurer sa sécurité et établir des réseaux de commerce permettant d'exploiter les ressources naturelles du pays, avec en première place les fourrures. Aucune mention d'activité scientifique ne se retrouve dans les écrits de cette période. Cette situation allait changer en 1685 avec l'arrivée, à bord de la frégate La Diligente, de Michel Sarrazin, chirurgien au service de la Marine Royale.

Né en 1659 à Gilly-les-Cîteaux et fils de Claude Sarrazin, lieutenant judiciaire des fermiers de l'abbaye de Cîteaux, et de Madeleine de Bonnefoy, Michel Sarrazin fit des études de médecine avant de devenir chirurgien pour la Marine Royale. À l'époque, le chirurgien et le barbier étaient les deux professions qui appliquaient les traitements préconisés par les médecins, qui eux touchaient rarement les malades. En plus des saignées et du bandage des plaies, le chirurgien effectuait aussi les amputations. À son arrivée en Nouvelle-France, Michel Sarrazin soignait non seulement les troupes stationnées dans la colonie mais aussi les habitants des villes et villages, traitant les patients aux Hôtel-Dieu de Québec et de Ville-Marie. La Nouvelle-France comptait

alors environ 10,000 habitants d'origine européenne. Ces soins étaient gratuits pour la population, le salaire du chirurgien ainsi que les hôpitaux étant à la charge du roi.

Michel Sarrazin devait démontrer un talent certain puisque dès 1686 il est nommé par le marquis de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France, chirurgien major responsable des soins pour l'ensemble de la colonie, le premier à occuper ce poste en Nouvelle-France. C'est à ce titre qu'il accompagna les troupes lors d'expéditions contre les nations iroquoises, voyageant jusqu'à Niagara. C'est probablement au cours de ces expéditions qu'il commença à s'intéresser à la flore et à la faune de la Nouvelle-France.

En 1694, Michel Sarrazin retourne en France où il poursuit ses études en médecine, d'abord à la Sorbonne de Paris puis à l'Université de Reims où il obtient son doctorat de médecine en 1697. Pendant ses études de médecine, il s'intéresse à la botanique, qui faisait alors partie du curriculum des études en médecine. Il étudie les plantes au Jardin Royal des Plantes, le futur Muséum d'Histoire Naturelle, sous la direction de Joseph Pitton de Tournefort, avec qui il allait rester en correspondance jusqu'à la mort de ce dernier en 1708. La même année, Sarrazin retourne en Nouvelle-France, cette fois comme médecin, et reprend ses activités aux Hôtel-Dieu de Québec et Ville-Marie.

Il obtient rapidement une solide réputation de médecin grâce à la qualité de ses soins et dès 1700 il est nommé 'Médecin du Roy en Canada' par Louis XIV. Ce poste, qui équivalait à médecin-chef de la colonie, le plaçait comme responsable des activités médicales dans la colonie. À partir de ce moment il agit également comme apothicaire et coroner. En 1699, il effectue la première mastectomie en Amérique du Nord sur la personne de sœur Marie Barbier de l'Assomption, la première sœur amérindienne à Montréal. À une époque où les interventions chirurgicales étaient rarement un succès, la patiente survit à l'opération et vivra encore 39 ans, s'éteignant à l'âge avancé, pour l'époque, de 77 ans après avoir succédé à Marguerite Bourgeois à la tête de la congrégation de Notre-Dame. Ce succès est suivi par plusieurs autres opérations qui établissent la renommée de Michel Sarrazin comme un médecin habile. Il eut à traiter de nombreuses épidémies de fièvre pourpre, de fièvre jaune, de variole, la plupart du temps apportées par les vaisseaux arrivant au pays. Les morts étaient nombreux, les moyens de l'époque pour traiter les malades étant limités.

C'est surtout comme premier médecin de Nouvelle-France qu'on se rappelle de Michel Sarrazin mais il fut aussi le premier scientifique de la jeune colonie. Lors de son séjour à Paris alors qu'il étudiait la médecine, il avait pris contact avec des scientifiques appartenant à l'Académie Royale des Sciences, y compris Tournefort qui lui avait demandé d'échantillonner la flore et la faune lors de son retour en Nouvelle-France. Dès 1699, Michel Sarrazin devient le premier canadien à être nommé correspondant de l'Académie Royale des Sciences, d'abord de Tournefort puis de Réaumur. Institution scientifique la plus importante de France, l'Académie Royale des Sciences comptait parmi ses membres les meilleurs scientifiques français dont Joseph Pitton de Tournefort, botaniste, René-Antoine de Réaumur, physicien et naturaliste, Georges-Louis de Buffon, naturaliste et Antoine Lavoisier, chimiste. Des scientifiques étrangers étaient aussi admis à l'Académie: Daniel Bernoulli, un physicien de Suisse, Herman Boerhaave, un botaniste hollandais, Carl Linné, l'inventeur de la nomenclature binomiale et naturaliste suédois et Isaac Newton, physicien, astronome, mathématicien et philosophe anglais, entré à l'Académie en 1699, la même année que Sarrazin.

Au cours des 35 années qui suivirent, Michel Sarrazin échantillonna et décrivit dans des mémoires envoyés à l'Académie plus de 200 espèces de plantes. Parmi celles-ci, il nomma en 1704 le ginseng américain, *Aralia humilis fructu majore* (*Panax quinquefolius*). L'utilisation de noms scientifiques composés de quatre ou cinq mots était normale à l'époque. Il faut se rappeler que le système de nomenclature binaire ne sera publié sous sa forme définitive par Carl Linné qu'en 1758. Il reconnut que cette plante était un proche parent de *Panax ginseng*, le ginseng

Allocution du patrimoine

asiatique, déjà très recherché en Europe et en Asie. Une fois la plante identifiée, les plants de ginseng américain ont été exploités en Nouvelle-France et rapidement l'exportation de ginseng vers l'Europe constitua la deuxième exportation d'importance après les fourrures. Sarrazin fait aussi venir de Suède du blé et du seigle d'hiver pour tenter de les faire pousser en Nouvelle-France. Cette expérience reste cependant sans effet, les variétés utilisées en Nouvelle-France étant les variétés de printemps.

Michel Sarrazin a été le premier à décrire la sarracénie pourpre, *Sarracenia purpea*, dont le genre est ainsi nommé par Tournefort en l'honneur de Sarrazin. En plus de la description minutieuse de la morphologie de la plante, Sarrazin décrit dans son mémoire la nature carnivore de la plante, soulignant la présence de poils pointant vers le bas à l'intérieur du cornet et d'insectes à divers niveaux de digestion. Cependant l'Académie rejeta cette explication la jugeant dénuée de fondement. Il fallut attendre plus de 150 ans pour que la nature carnivore de cette plante soit reconnue lors de la publication en 1875 de « Insectivorous plants » par Charles Darwin.

En 1708, Michel Sarrazin publie le 'Catalogue des plantes du Canada' décrivant entre autres quatre espèces d'érables dont l'érable à sucre qu'il nomme *Acer canadense sacchariferum fructis* et qui allait devenir notre *Acer saccharum*. Il décrit évidemment les caractéristiques de ces arbres mais poursuit en donnant les conditions sous lesquelles une sève de qualité est produite par l'arbre puis sa transformation en sirop d'érable. Michel Sarrazin est donc le premier scientifique à d'être intéressé à la fabrication du sirop d'érable et avoir dépassé la simple anecdote de fabrication par les amérindiens et les canadiens. Certains historiens lui attribuent la paternité de l'industrie du sirop d'érable au Canada.

Comme naturaliste, la contribution de Michel Sarrazin ne s'est pas limitée aux plantes. Il a décrit plusieurs animaux parmi les plus emblématiques de l'est de l'Amérique du Nord. Dans une série de mémoires envoyés à l'Académie, il décrit non seulement la morphologie extérieure de ces animaux mais, étant médecin, il procède à des dissections minutieuses de ces animaux. Il joint à ces mémoires des planches décrivant les couches successives de muscles ainsi que les organes de ces animaux. À partir de 1700 et pendant trente ans les mémoires suivants sont envoyés à l'Académie :

- 1700 Histoire naturelle du castor
- 1713 L'histoire anatomique du carcajou
- 1718 L'histoire anatomique du veau-marin
- 1725 Histoire d'une espèce de rat d'Amérique septentrionale
- 1727 Monographie anatomique du siffleux
- 1729 Observations sur le porc-épic

Michel Sarrazin est aussi le premier à avoir échantillonné les insectes de la Nouvelle-France au cours de ses déplacements à la recherche de plantes ou de spécimens d'animaux. Bien qu'il n'ait pas décrit de façon détaillée les insectes qu'il collectionnait, il a fait parvenir de nombreux spécimens à l'Académie Royale des Sciences. Ses collections sont toujours présentes au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris.

Les contributions de Michel Sarrazin ne se sont pas limitées à la médecine et aux sciences naturelles, il a également occupé une série de postes importants au sein de ce qui était devenu une Vice-Royauté du Royaume de France. En 1707, Michel Sarrazin est nommé au Conseil Supérieur de la Nouvelle-France. Les douze membres de ce Conseil Supérieur étaient chargés de promulguer les lois et règlements régissant tous les aspects de la vie: économie, justice, administration. D'ailleurs, en 1733, Sarrazin est nommé Garde des Sceaux et occupe donc un poste équivalent à celui de Ministre de la Justice dans un gouvernement moderne. Pendant cette période il continue d'être le Médecin du Roi pour la Nouvelle-France.

On connaît moins de détails sur la vie personnelle du premier scientifique canadien. Michel Sarrazin se maria tard, à 53 ans, à Marie-Anne Hazeur alors âgée de 20 ans. Ils eurent sept enfants

dont trois moururent en bas âge. Par ce mariage, Sarrazin devint seigneur de trois rotures, soit des subdivisions de la seigneurie des Hazeur. Ces rotures, Grande-Vallée, Monts Notre-Dame et Anse de l'Étang, étaient toutes situées sur la rive sud du Golfe du St-Laurent en Gaspésie. Michel Sarrazin visite alors ses propriétés, en profite pour ramasser des spécimens de plantes et y découvre alors une ardoisière de bonne qualité. Il décide alors de l'exploiter commercialement afin d'améliorer ses revenus qui restaient modestes malgré la diversité et l'importance des postes qu'il occupait en Nouvelle-France. Il la garda jusqu'en 1732 mais dû la vendre en raison de la faiblesse de la demande et de problèmes d'administration. Il investit également des fonds dans une pêche à la morue près de Tadoussac mais la mort d'un de ses partenaires, le sieur Robert Drouard, et les problèmes d'héritage qui suivirent, ainsi que la dévaluation de la monnaie de carte, achevèrent de la ruiner.

Michel Sarrazin meurt le 6 septembre 1734 des suites d'une infection, probablement la petite vérole, contractée en traitant des patients à l'Hôpital Dieu de Québec. Il avait alors 75 ans. Il est inhumé le lendemain au cimetière des pauvres de l'hôpital.

Sa place dans l'histoire

L'importance de Michel Sarrazin comme pionnier de la médecine au Canada est reconnu par le Prix Michel Sarrazin, octroyé chaque année pour reconnaître la carrière scientifique et les contributions exceptionnelles d'un scientifique québécois dans le domaine de la recherche biomédicale. Un centre hospitalier privé sans but lucratif situé à Québec et voué aux soins palliatifs, la Maison Michel Sarrazin, est aussi nommée en son honneur. Ouverte en 1985, cet établissement a aidé plus de 7000 patients en fin de vie.

Toutefois son apport important aux sciences naturelles du Nouveau Monde au 18^{ième} siècle est méconnu. Le fait que Michel Sarrazin ait été le premier scientifique canadien reste dans l'ombre et il mériterait certainement une reconnaissance particulière par les sociétés scientifiques canadiennes.

Références et lectures suggérées

- Armitage, P. 2007. Innu environmental knowledge of the Mishta-shipu (Churchill River) area of Labrador in relation to the proposed Lower Churchill Project. Report of the Innu Traditional Knowledge Committee. 120 pp.
- Danks, H. V. 2004. Seasonal adaptations in Arctic insects. *Integrative and Comparative Biology* **44**: 85-94.
- Delâge, D. 1992. L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France. *Lekton* **2**: 103-191.
- Lafflamme, J. C. K. 1887. Étude biographique de Michel Sarrazin. Mémoires de la Société Royale du Canada. Section IV, pp. 1-23.
- Laugrand, F. et J. Oosten. 2010. *Qupirruit* : insects and worms in Inuit traditions. *Arctic Anthropology* **47**: 1-21.
- Laugrand, F. et J. Oosten. 2012. Maîtres de la vie et de la mort: la grandeur des 'petites bêtes' du Grand Nord. *L'Homme* **202**: 53-75.
- Messier, O. D. 1989. Michel Sarrazin : à la source d'une tradition scientifique. *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec Hors-série* 1989, pp. 31-32.
- Randa, V. 2002. 'Qui se ressemble s'assemble'. Logique de construction et d'organisation des zoonymes en langue inuit. *Études/Inuit/Studies* **26**: 71-108.
- Randa, V. 2003. Ces 'bestioles' qui nous hantent. Représentations et attitudes à l'égard des insectes chez les Inuit canadiens. Pp. 449-463 in *Les insectes dans la tradition orale* (Motte-Florac, E et J. M. C. Thomas, Eds), Peeters-SELAF, Louvain. 633 pages.
- Rousseau, J. 2014. Sarrazin, Michel. Dictionnaire biographique du Canada, Vol 2. http://www.biographi.ca/fr/bio/sarrazin_michel_2F.html.